

## Tricontinental

méridien  
libération

# Angola: un peuple en révolution

Agostinho Neto

LA RÉSISTANCE de notre peuple contre l'occupation portugaise ne date pas de maintenant. Ce n'est pas la première fois que notre peuple se révolte contre la domination portugaise. Depuis toujours, depuis que les Portugais ont posé le pied sur la côte africaine, notre peuple a décidé de lutter contre eux, en particulier lorsque l'occupation coloniale a pris des aspects d'extrême cruauté avec la répression militaire à laquelle les Portugais ont été forcés de se livrer

contre les populations angolaises pour les obliger à se soumettre à leur autorité.

Il y a d'extraordinaires exemples de cette résistance contre les Portugais, comme celle de la reine N'Zinga, qui a duré de longues années, et celles qui se sont produites dans le sud et dans le nord du pays. Mais le peuple n'était pas uni: les guerres étaient conduites par certains groupes ethniques précis et, bien sûr, les Portugais

ont profité de l'occasion pour opposer certains groupes à d'autres et pour nous faire perdre ainsi le résultat qu'on attendait de ces luttes.

Ce n'est qu'à partir des années 20 que le Portugal a réussi à dominer complètement le pays. La résistance pourtant n'a pas cessé à ce moment-là. Elle a simplement pris des formes nouvelles, surtout dans les villes où la population avait plus de contacts avec les colons, souffrait plus directement de la ségrégation raciale et de l'exploitation économique et sentait, de ce fait, l'injustice de l'occupation coloniale de plus près. C'est dans ces villes que sont nés plusieurs mouvements, dont certains de caractère littéraire, qui cherchaient à mobiliser le peuple contre l'occupant étranger.

Je signalerai le mouvement "Découvrons l'Angola", qui a commencé à Luanda; le Centre d'Etudes Africaines, qui s'est fondé à Lisbonne, et d'autres groupes qui ont utilisé la littérature, la musique et diverses formes de culture populaire qui ont eu un grand effet mobilisateur au sein de la population.

Les formes littéraires utilisées, en particulier la poésie, se différenciaient du style européen plus par leur contenu que par leur forme. On écrivait en général en langue portugaise et dans le même style que les écrivains portugais étant donné que les écrivains avaient étudié dans des écoles portugaises, mais le contenu marquait déjà une rupture totale avec la métropole; à travers la protestation, il démontrait le caractère injuste de la colonisation et incitait le peuple à la combattre.

L'action commencée dans les villes contamina les zones rurales et il devint évident qu'il était nécessaire de créer des organisations politiques qui se différencient des groupements régionaux ou tribaux antérieurs pour prendre un caractère national. Les militants de ces organisations politiques parlaient au nom de l'Angola

et non pas au nom d'un groupe ethnique déterminé. A partir de ce moment-là, vers 1950, avec la croissante politisation, les proclamations et les inscriptions sur les murs contre les colonisateurs, est apparue aussi la répression de la police, de la PIDE, qui a arrêté plusieurs militants de notre mouvement, dont certains sont encore en prison.

Beaucoup de faits isolés pourraient être cités, mais c'est, à grands traits, ce qui s'est produit comme éléments les plus essentiels pour le commencement et la préparation d'une action vigoureuse qui se traduit aujourd'hui par la lutte armée.

#### Deux dates du MPLA

Au commencement, en raison de la répression policière, se sont formés plusieurs groupes politiques qui poursuivaient un objectif commun. C'est à Luanda, la capitale, que travaillaient la plupart d'entre eux. Les plus importants étaient le MINA (Mouvement pour l'Indépendance Nationale de l'Angola) et le PLUA (Parti de la Lutte Unie d'Angola). De l'unification de ces organisations et de quelques autres est né le MPLA (Mouvement Populaire de Libération de l'Angola), créé en décembre 1956, c'est-à-dire, il y a plus de douze ans.

Un fait qu'il faut souligner c'est l'action du 4 février 1961, qui marque le commencement de la lutte armée. A un moment où la répression avait atteint son degré le plus élevé et où beaucoup de camarades se trouvaient arrêtés en raison de leurs activités patriotiques, plusieurs militants du MPLA, à Luanda, décidèrent d'attaquer les prisons et les postes de police pour libérer les prisonniers.

On commença par attaquer une patrouille et par s'emparer de ses armes et, avec celles-ci, on s'est lancé contre les postes de police et les prisons. L'opération n'a pas été tout à fait réussie car les prisonniers n'ont pas été libérés, mais à partir de ce moment-là, le peuple a pris conscience de l'impératif de lutte et les Portugais ont eu à faire face à

une situation inattendue, prélude des difficultés devant lesquelles ils allaient se trouver pour maintenir leur domination.

Après les premières actions, la partie du peuple qui s'est montrée la plus active dans la lutte armée a été le nord du pays. L'explication de cela réside dans l'influence que l'évolution politique du Congo (K), récemment libéré, exerçait sur cette région et qui la rendait plus enthousiaste et plus décidée au combat. L'évolution politique du Congo (K) incitait à obtenir quelque chose d'identique pour l'Angola et c'est la raison pour laquelle le nord a été le théâtre des activités les plus importantes.

Dans le sud, jusqu'en 1966, il n'y a pas eu de combat de grande envergure. Il y a cependant eu de petites actions dans quelques-unes des villes, mais de façon désordonnée et inorganisée.

Le développement de l'activité révolutionnaire au nord a connu des étapes critiques surtout en raison de l'apparition de groupes fantoches, collaborateurs des impérialistes nord-américains, qui ont essayé de freiner la lutte populaire contre le colonialisme. Non seulement ils ont fomenté le tribalisme (ils ont mobilisé une tribu proche de la frontière contre le groupe ethnique le plus proche de la capitale, les Kikongos contre les Kimbundus), mais en plus ils ont opposé à la lutte armée d'autres formes "non-violentes": activités strictement politiques qui devaient soi-disant porter des fruits avec l'aide des pays africains, au moyen de conversations avec les politiciens portugais.

Notre mouvement n'a pas permis que les choses prennent cette direction, et cette tendance qui est apparue venant de Kinshasa n'a pas atteint son objectif malgré tout le soutien qu'elle a reçu de ce pays limitrophe qui, en raison de sa longue frontière avec l'Angola, aurait pu apporter une grande aide à notre lutte de libération. Le MPLA pour-

suit ses efforts pour aller de l'avant et c'est actuellement la seule force politico-militaire qui lutte dans le pays.

Les régions où se livre la guerre

Le district de Cabinda, situé hors de la frontière nord, a été incorporé à la guerre vers 1964. Avant cette date, nous rencontrions des difficultés pour réaliser des activités à partir du Congo (Brazzaville), parce qu'il était gouverné par le régime réactionnaire de Fulbert Youlou, étroitement lié à l'impérialisme français et même aux Portugais.

En 1963 la révolution a triomphé au Congo (B) et à partir de ce moment-là nous avons été autorisés à y exercer certaines activités qui nous ont permis, à travers une petite base, de réussir à soulever le district de Cabinda, assez petit (environ 7 000 km<sup>2</sup> et large à peine de 50 km) et où il y a une grande concentration de troupes portugaises.

Le Front de Cabinda a été un élément vraiment utile à notre mouvement. C'est là que se sont formés beaucoup de cadres, on y a fondé le premier centre d'instruction révolutionnaire et on y a acquis une expérience très valable en ce qui concerne les méthodes de direction de la guerre de guérillas. La plupart de nos commandants ont été formés dans ce territoire. Cabinda a été comme une école dont sont sortis les éléments fondamentaux pour le développement de la lutte dans d'autres régions.

Je voudrais parler à nouveau du Front du Nord. On dit souvent qu'il est isolé. C'est vrai en partie, parce que ses contacts sont difficiles, mais, pour ceux qui luttent, les difficultés doivent être vaincues à tout prix. Et nous avons réussi à en vaincre quelques-unes. Pendant un certain temps nous n'arrivions pas à ravitailler le Front Nord. Cependant, en 1965-66, nous y avons envoyé du matériel de guerre et des cadres qui ont augmenté le nombre de militants

dans la région. Actuellement le front se développe activement et possède une riche expérience de guerre qui ira en se développant non seulement par sa propre action mais aussi parce que les voies de communication ne sont pas complètement bloquées et nous utilisons tous les moyens pour maintenir le contact nécessaire.

Il ne faut pas que j'oublie ceux qui peuplent cette région et qui, depuis neuf ans, vivent dans les forêts, sans médicaments, manquant des éléments essentiels à leur alimentation, comme le sel, le sucre, l'huile, et qui, en conséquence, souffrent de maladies comme l'avitaminose, l'anémie et d'infections diverses, mais qui conservent malgré tout un esprit de combat très élevé.

Le Front de l'Est, de son côté, réclame un travail de préparation politique et militaire intense avec ses futurs participants. Plusieurs centaines d'entre eux (je ne peux pas en dire le nombre exact, mais je crois qu'ils sont plus de mille) ont été entraînés à l'étranger et autant d'autres l'ont été à l'intérieur. De là l'action a commencé par petits groupes dans le district de Moxico. Les premières bases où ont fonctionné des centres d'instruction politique révolutionnaire ont été créées et dans la mesure où ces centres ont formé des cadres, l'activité du front de lutte s'est étendue à la troisième région qui comprend les districts de Moxico et de Cuando Cubango.

Nous avons l'habitude de beaucoup parler de la troisième région parce que c'est la plus connue; pourtant ce n'est plus, à proprement parler, un lieu de combat; maintenant elle est contrôlée par nos forces. L'action guérillera se déroule plus loin, elle a gagné d'autres zones, comme les deux qui ont été créées autour de la troisième. Une au nord qui comprend les vastes districts de Lunda et de Malange (on se bat dans la partie sud de ces districts) et une autre dans la zone orientale du dis-

trict de Bié, qui constitue la cinquième région politico-militaire.

Quando Cubango et Moxico constituent en ce moment la base solide où se fait la préparation militaire et politique des guérilleros et l'endroit où la population mène une vie presque normale dans des conditions de guerre et apporte un grand soutien aux combattants qui se trouvent plus loin, sur les fronts situés à une centaine de kilomètres de la frontière avec la Zambie et qui sont, de ce fait, difficilement ravitaillables à partir de la troisième région. Mais là aussi, il y a le peuple. Nombreux sont les habitants de cette région qui avaient trouvé refuge en Zambie et qui sont revenus en Angola pour apporter leur contribution à l'accroissement des autres régions.

L'extension de ces lignes logistiques et les difficultés de les maintenir dans certains cas, ont constitué une expérience digne d'être mentionnée. Nous savons que nous ne pouvons pas éternellement dépendre de l'extérieur et que le ravitaillement de la guérilla devra être fait de l'intérieur même du pays. Il n'est pas possible, dans nos vastes territoires, de penser à un ravitaillement qui vienne exclusivement de l'extérieur. Je tiens à dire que dès maintenant dans les districts qui se trouvent à plus de 500 kilomètres de la frontière avec la Zambie, dans celui de Bié, par exemple, il est nécessaire d'établir une certaine autonomie dans l'organisation de la vie des guérilleros et de la population civile pour se maintenir et lutter contre les Portugais. C'est-à-dire que la maxime qu'il faut utiliser les forces qui existent sur place, nos propres forces, celles du peuple, est celle que nous appliquons de plus en plus car nous sommes convaincus que c'est ainsi que l'on peut éviter les impondérables qui se produisent quand le ravitaillement vient de l'extérieur.

Il est évident qu'il y a certain type de matériel que nous ne pouvons pas cesser de demander à l'extérieur, certains armements ou équipements

que nous ne fabriquons pas, étant donné que notre peuple n'a encore développé aucune branche d'industrie. Nous n'avons pas d'usines, nous n'avons même pas de petits ateliers et cette situation nous oblige pour certains produits à nous ravitailler par force hors des frontières angolaises.

Au cours de ces années de lutte, des conflits intérieurs plus ou moins graves se sont aussi produits au sein des organisations politiques.

Vers 1963, exactement à l'époque où le gouvernement du Congo (K) a expulsé notre mouvement et où nous nous sommes trouvés sans base de soutien à l'extérieur, quand l'activité contre-révolutionnaire qu'exerçait le noyau fantoche dont j'ai déjà parlé était à son apogée, nous avons connu une période de grandes difficultés. Les éléments les moins conscients se sont séparés et ont recherché des compromis avec le gouvernement de la République du Congo (K) et même avec les fantoches au service de l'impérialisme. Les autres militants et une partie de notre direction ont poursuivi la lutte et ont transféré leur siège à Brazzaville et ont commencé l'action armée à Cabinda.

Et, comme les choses ne sont pas si simples, là aussi les éléments d'ordre idéologique ont joué leur rôle. En d'autres termes, les conflits idéologiques qui existent aujourd'hui entre les pays socialistes se sont introduits à cette époque dans notre mouvement et ont servi de base de discussion dans les moments de crise.

Ces divergences ont pris fin non seulement en raison de l'action armée qui s'est imposée, mais aussi en raison de décisions de caractère politique que nous avons prises au cours de plusieurs conférences et assemblées. Ces décisions étaient qu'il fallait, dans notre organisation, avoir une ligne politique, une orientation claire des objectifs à atteindre, de l'idéologie à suivre, qu'il fallait maintenir une ligne indépendante de toute influence étrangère, tracée par les militants et adaptée aux conditions

réelles du pays.

Grâce à cette attitude qui préservait notre indépendance politique, nous avons éliminé beaucoup de ces difficultés.

#### Guérilla et contre-guérilla

Les Portugais ont appris les mêmes tactiques que celles employées par les pays de l'OTAN qui font la contre-guérilla. Ils ont suivi des cours en France ou aux Etats-Unis d'Amérique et ils ont les expériences de l'Algérie ou du Viet-Nam, dont ils se servent dans l'action militaire et la guerre psychologique.

Au début de la guerre, en 1961, le Portugal s'est trouvé surpris. Il ne s'attendait pas au développement de l'action armée, aussi a-t-il reculé dans les zones de combat où il n'y avait pas de troupes, mais seulement des commerçants, des policiers et des autorités administratives. La région du nord est restée pendant six mois à demi-abandonnée par les Portugais; il y est juste resté quelques autorités administratives. Les commerçants, tous ceux qui se trouvaient dans les plantations de café et de bois, se sont enfuis de ces localités et ont cherché un refuge dans la capitale. Certains sont même allés jusqu'à Lisbonne.

A cette époque il n'y avait pas beaucoup de soldats portugais. La majeure partie de l'armée était constituée par des Angolais. Je ne me rappelle pas les chiffres exacts, mais je ne crois pas me tromper si je dis qu'il y avait 25 mille soldats. Actuellement il y en a plus de 70 mille.

Avec l'arrivée du gros des troupes portugaises, la forme de combat la plus utilisée par la guérilla a été l'embuscade. Nombreux sont les ennemis qui y sont tombés, jusqu'à ce qu'ils commencent à réagir de manière différente. Maintenant, ils avancent toujours en grands convois, en certaines occasions accompagnés par des troupes d'infanterie, des bombardiers et des hélicoptères. Dans

ces cas on tend des embuscades, on détruit des véhicules, on anéanti les forces vives de l'ennemi, mais pour ce qui est de la récupération du matériel, c'est extrêmement difficile. Il faut une grande concentration de guérilleros pour récupérer les armements quand il y a de longs convois et les avions bombardent le rayon d'action.

Nous avons pu vérifier par l'expérience pratique, que lorsque nous attaquons les casernes, les Portugais ne se défendent presque pas. Ils se contentent de se mettre à l'abri dans des refuges très bien construits et nous permettent de tirer autant que nous voulons jusqu'à épuisement des munitions et alors, nous sommes obligés de nous retirer. C'est la tactique de la résistance passive.

Comme nous ne possédons pas encore d'armement lourd pour détruire ces refuges et réaliser des actions offensives efficaces contre eux, les soldats portugais réussissent à survivre. L'attaque des casernes n'a pas jusqu'à maintenant été efficace faute d'armement adéquat.

Le camarade Henda, qui était chargé de la coordination de la Commission militaire et le commandant le plus courageux et le plus qualifié de notre organisation, a été tué au cours d'une de ces attaques. Il avait commandé lui-même l'assaut contre une caserne où on a utilisé la tactique que je viens de mentionner. Quand nos combattants ont pénétré dans la caserne, les Portugais ont fait feu sur eux et Henda est tombé. Lorsque nous aurons les armes nécessaires, cette résistance passive ne servira plus à rien. Ils seront obligés de se défendre et d'engager le combat corps à corps.

Les bombardements sont une autre des tactiques employées par l'ennemi, surtout dans la première et la troisième régions qui, comme elles sont complètement contrôlées par la guérilla, ne laissent pas les Portugais circuler sur leurs routes. Ils se livrent

à d'intenses bombardements des villages, des bases de notre mouvement, parfois suivis d'attaques terrestres par des troupes aéroportées. Ils les amènent dans les environs des bases et de là ils attaquent par surprise immédiatement après le bombardement, pour ensuite se retirer.

Jusqu'à maintenant les forces portugaises n'ont pas réussi à établir de places fortes dans les régions dominées par le MPLA. A chaque tentative, nous avons répondu par une attaque et comme ils n'arrivent pas à s'emparer de nouvelles positions, ils se maintiennent dans leurs anciennes bases, bien défendues, où ils ont de grandes quantités de soldats.

Quant à la population, les Portugais font la même chose que les Nord-Américains au Viet-Nam: ils construisent certains hameaux où ils concentrent la population, avec l'objectif de la retirer de la guerre, pour éviter qu'elle ne soutienne la guérilla. Les habitants de ces hameaux sont contrôlés, ils ne peuvent pas s'en éloigner. On leur permet simplement d'aller travailler dans les champs accompagnés de militaires pour les surveiller.

D'autre part, et toujours dans le but de diminuer la possibilité de survie de la guérilla, les Portugais entreprennent la destruction systématique de l'agriculture. Ils utilisent pour cela des troupes hélicoptères pour couper ou endommager les cultures d'une manière quelconque ou bien, ils survolent les champs en avion et y déversent des liquides toxiques.

Des substances chimiques ont été répandues dans la région du nord, dans la première région. A l'est, selon mes informations, on a préféré jusqu'à maintenant l'utilisation des troupes pour détruire les cultures. On n'a pas relevé beaucoup de cas d'empoisonnement dans la région du nord, car la population ne consomme pas de plantes visiblement atteintes.

Le Portugal utilise aussi des armements des pays membres de l'OTAN. Pendant très longtemps par exemple,

leur infanterie a utilisé des fusils Mauser, Garand et des Springfield nord-américains. Le matériel lourd est d'origine nord-américaine, française, allemande et aussi sud-africaine.

Parmi ces armements nous nous sommes emparé surtout d'armes légères, fusils, mitrailleuses, grenades et bombes qui n'ont pas explosé et dont nous utilisons l'explosif dans nos actions offensives.

L'utilisation des armes acquises de cette façon pose le problème des munitions, surtout pour le FAL, le Garand, la mitrailleuse UZZI israélienne et d'autres de fabrication nord-américaine, anglaise et belge. Souvent on ne s'empare pas de munitions suffisantes pour utiliser ces armes pendant longtemps. C'est pourquoi certaines d'entre elles ne fonctionnent pas, mais lorsque nous nous serons procuré des munitions toutes entreront dans le combat.

Les Portugais reçoivent aussi la collaboration technique des autres pays. Nous ne savons pas très bien quels sont ces pays, mais en tous cas à Cabinda il y a des officiers nord-américains et nous savons que dernièrement l'Afrique du Sud a fourni des soldats et des officiers qui combattent dans la partie sud-est contre nos forces.

Pour les racistes sud-africains, le développement de la guerre en Angola et son influence sur le Sud-Ouest Africain est un sujet d'inquiétude fondamentale. En diverses occasions ils ont déclaré que leurs frontières doivent être défendues en Angola et au Mozambique parce qu'ils ont peur que ces pays ne servent de base aux patriotes d'Afrique du Sud, de Rhodésie et du Sud-Ouest Africain.

Ils réalisent avec les Portugais des attaques de bombardements et de mitraillage par hélicoptères. Ces derniers temps ils sont en train de construire une base en territoire angolais près de la frontière avec le Sud-Ouest Africain qui sera occupée par des Portugais et des soldats sud-africains.

La radio et la propagande écrite, généralement sous forme de brochu-

res, sont utilisées pour démoraliser la population. Ils proclament que cette guerre est perdue pour les patriotes, que finalement tous ceux qui luttent contre la colonisation vont mourir et ils essayent de discréditer les dirigeants du mouvement en disant qu'ils ne se trouvent pas sur le champ de bataille, qu'ils vivent à l'étranger, de pays en pays, et donc qu'ils ne font pas les mêmes sacrifices que les guérilleros.

Leur propagande se base sur le fait qu'ils traitent les patriotes de communistes et qu'ils les condamnent en tant que tels. Cette campagne contre le communisme dans un pays comme le Portugal, où depuis plus de quarante ans domine une dictature, s'exerce sur beaucoup de gens qui ne savent pas ce que c'est que le communisme, des gens qui n'ont du socialisme que l'image que leur en donnent les Portugais et qui croient donc que ce doit être quelque chose de mauvais et que d'être communiste est quelque chose de très moche. Ces arguments démobilisent une partie de la population.

Bien que notre mouvement soit un mouvement très vaste, il n'a pas pour l'instant les caractéristiques d'un parti et ce n'est pas un mouvement communiste, il y a une partie de la population qui pense qu'il pourrait l'être. Bien que nous ayons des militants de toutes tendances politiques; des catholiques, des protestants, etc. La propagande portugaise exerce encore quelque influence sur une partie de la population.

#### Les couleurs de l'insurrection

Le racisme a aussi été une arme utilisée contre la guerre populaire. En Angola les Portugais, bien qu'ils ne l'avouent pas, pratiquent le même genre de racisme que celui qui existe en Afrique du Sud et en Rhodésie. Bien sûr ils le font d'une manière plus dissimulée, plus subtile. Ils sélectionnent une petite partie de la population qu'ils appellent les assi-

milés et qui théoriquement ont les mêmes droits que la population portugaise. Je dis théoriquement parce qu'en réalité les assimilés ne peuvent pas profiter de ces droits. Dans la vie sociale, ils font l'objet de la même ségrégation. Il existe des lieux de plaisir, certains hôtels, des sphères déterminées qui ne peuvent pas être fréquentés par les Angolais, qui sont exclusivement réservés aux Portugais. Les métis font partie de cette couche d'assimilés. Ils sont Angolais mais dans la lutte, quand la guerre a commencé, les fantoches ont justement fait une guerre contre les assimilés et en particulier contre les métis. Selon les déclarations d'un élément de ce groupe fantoche, la tuerie des assimilés s'est chiffrée à plus de huit mille jusqu'à 1962.

En tant que reflet de l'activité contre les assimilés, il s'est aussi posé un problème du même genre au sein de notre mouvement. Quelques individus, quelques militants de notre organisation l'ont fait surgir. Il est évident que nous ne pouvions pas laisser des aspects de ce genre se développer. Ils sont aujourd'hui complètement éliminés.

Nous considérons que les assimilés et les non-assimilés, les métis et les non-métis, les noirs et les non-noirs, tous sont Angolais et que tous doivent lutter, que tous ont le droit de lutter pour la libération du pays. Nous allons même plus loin: nous disons que les Portugais démocrates, ceux qui sont anti-colonialistes et qui se trouvent en Angola, s'ils veulent apporter leur contribution à la libération de notre pays, pourraient compter sur la collaboration du MPLA dans la poursuite de cet objectif.

Il est certain que le facteur tribal existe, que certaines différences de caractère tribal subsistent au sein de la population. Mais elles sont en train de s'éliminer grâce à l'éducation politique et la lutte en commun contre l'ennemi colonialiste. Nous

avons eu la preuve que les militants qui suivent les cours des écoles politiques et ceux qui se trouvent sur le front de combat expriment rarement, très rarement, des sentiments de ce genre. Il n'y a aucune difficulté à ce que les éléments du nord combattent au sud, à l'est ou à l'ouest, malgré les différences de langue.

Il ne faut pas oublier non plus que les impérialistes profitent énormément de ces différences tribales. La tentative qu'ils avaient faite dans le nord, ils l'ont répétée à Cabinda et dans la région du Front de l'Est. Dans ces deux régions, les Portugais et les Nord-Américains ont fomenté une opposition tribale pour combattre l'avance des guérillas. A Cabinda ils ont réussi à appeler à leurs côtés un ancien membre du soi-disant Gouvernement Angolais en Exil qui s'y est installé pour combattre contre nous, aux côtés des Portugais.

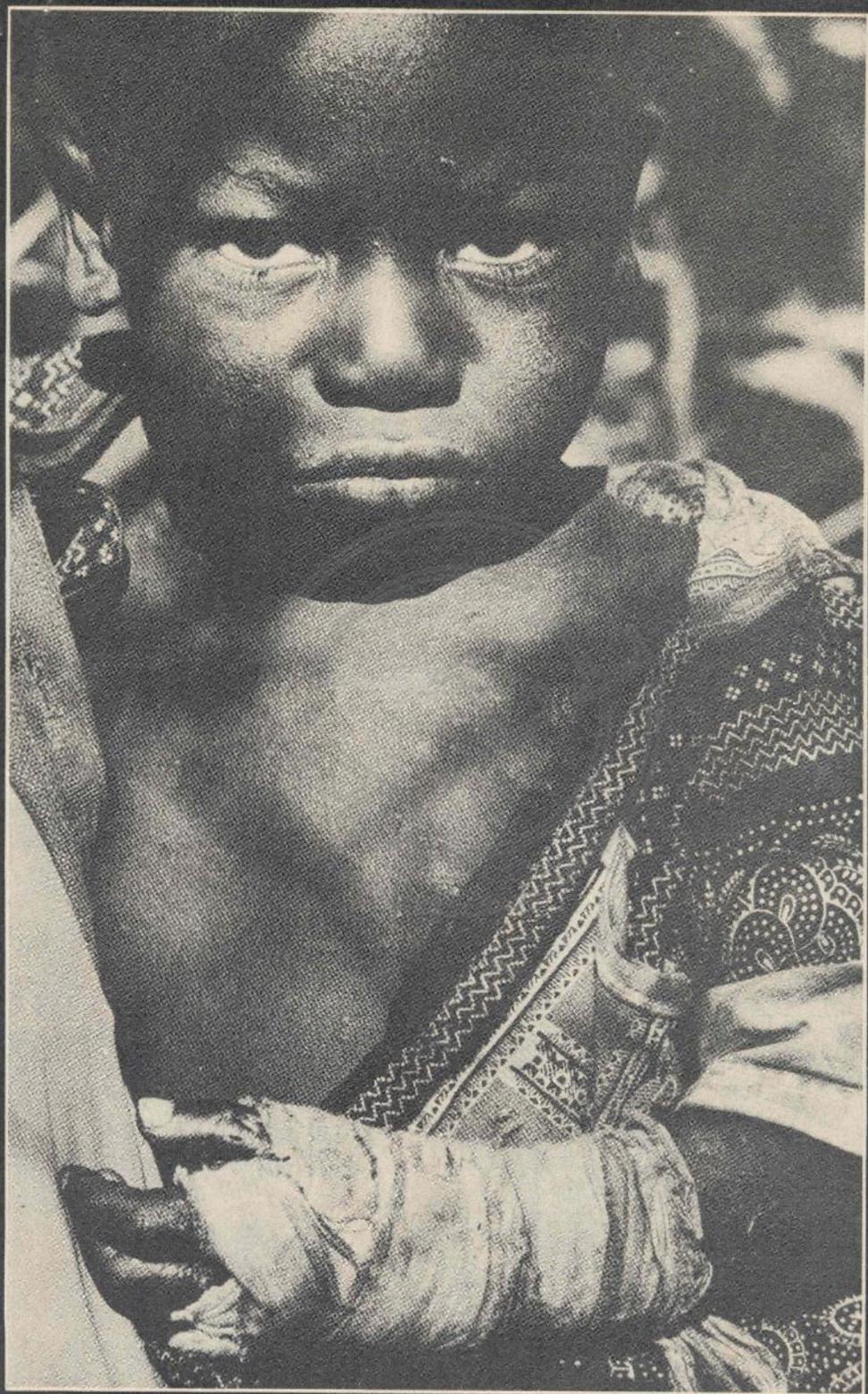
Au sud, il s'est produit quelque chose de semblable, mais là non plus, ils n'ont pas réussi, car là, on a découvert les liens du groupe fantoche avec la CIA nord-américaine et la base qu'ils avaient à leur disposition en Zambie a été éliminée. Le gouvernement zambien a expulsé le groupe et lui a interdit toute activité.

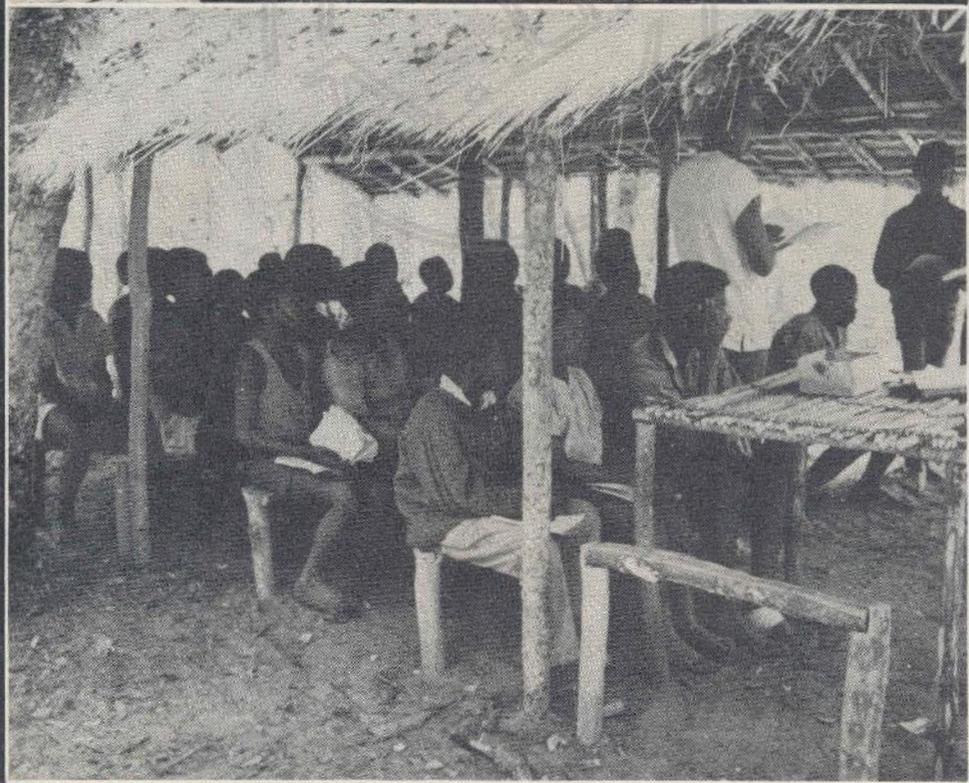
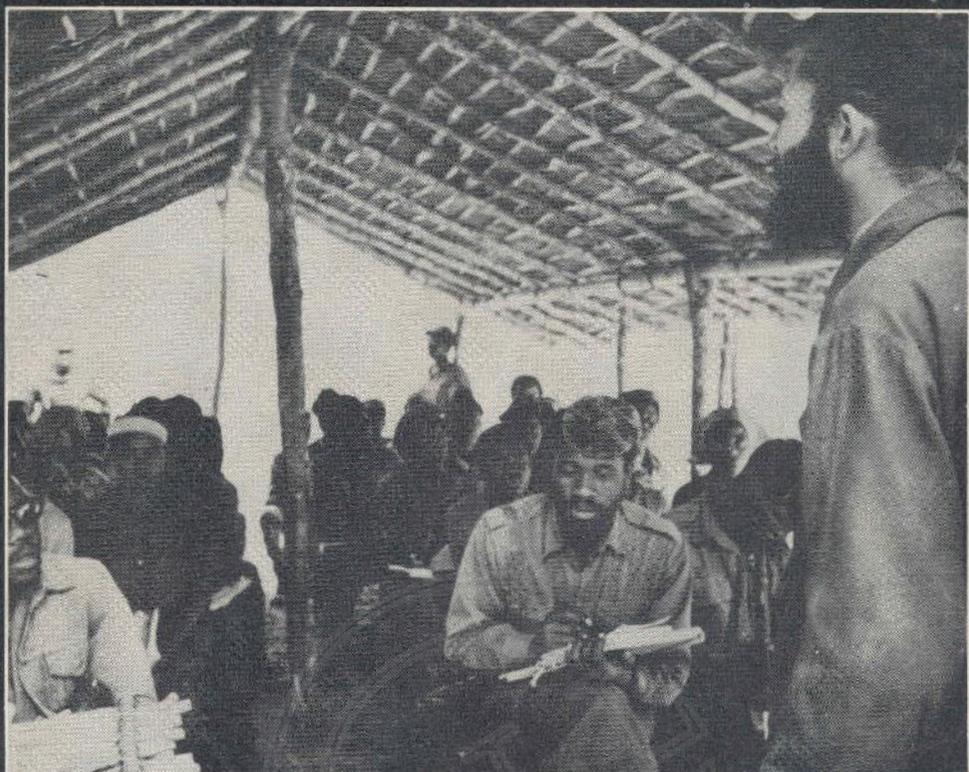
Grâce au développement qu'a déjà atteint notre lutte, le phénomène tribaliste est aujourd'hui moins visible que dans les années 60 et 62, quand la guerre était à ses débuts.

Il est un autre aspect important dont il faut parler: ce qu'on appelle les chefs traditionnels. Ils représentent une couche très instable. Ils n'ont pas de position ferme en ce qui concerne la lutte contre les Portugais.

Beaucoup cependant se sont joints à la guérilla et restent à nos côtés. D'autres font le jeu du colonialisme et restent sous son contrôle.

Mais dans les régions que nous conquérons, nous ne maintenons pas les structures traditionnelles, c'est-à-dire, des chefs tribaux avec des groupes de familles isolés les uns des autres. Nous essayons d'organiser la nouvelle société à partir de structures





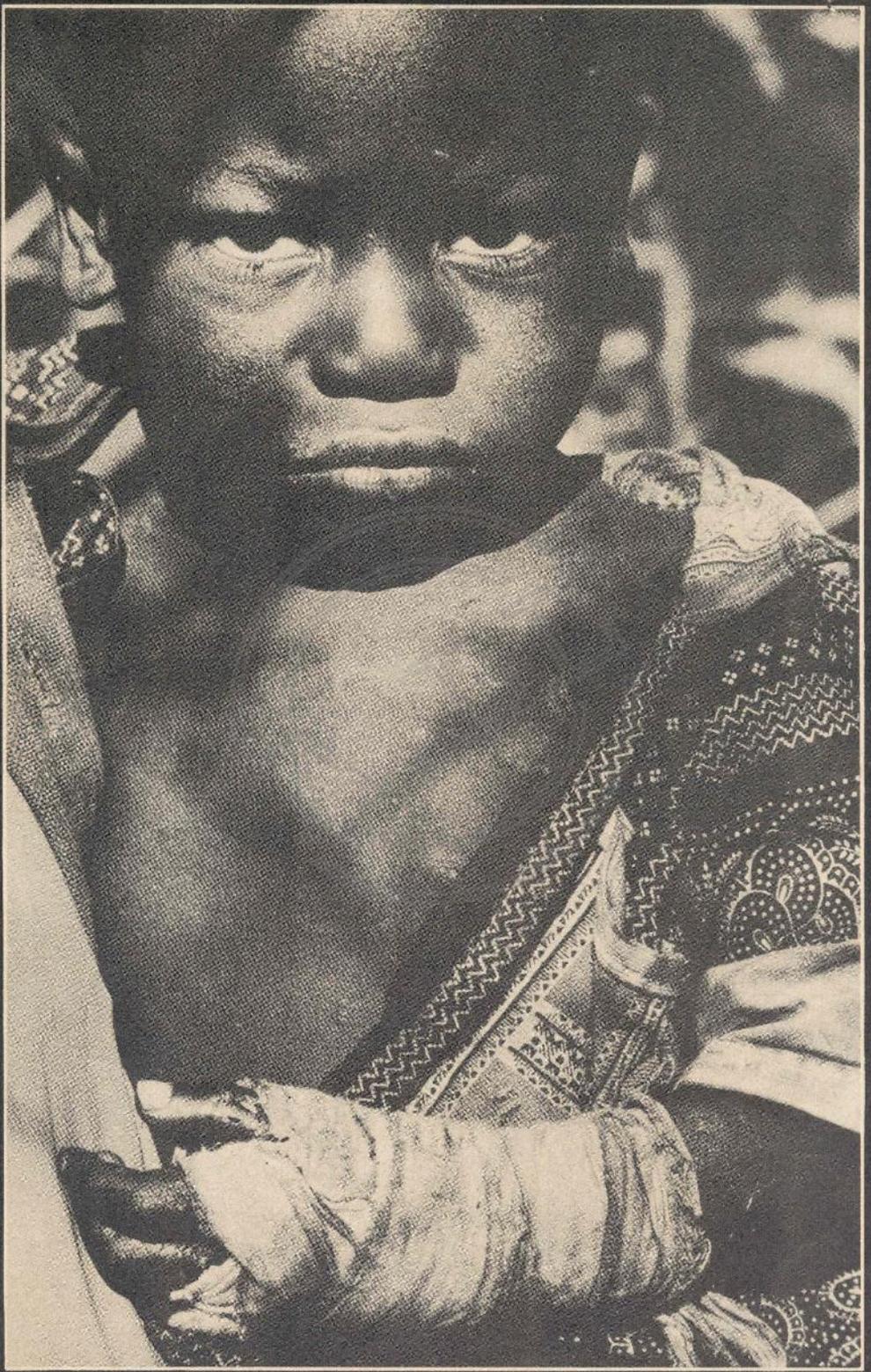












nouvelles, inspirées de la vie moderne et de l'organisation que nous envisageons pour l'avenir. C'est pourquoi les chefs traditionnels n'ont pas grande importance, sauf dans le cas où ils adhèrent à notre lutte et mobilisent derrière eux ceux qui les respectent depuis des siècles. En sens inverse, nous avons constaté que ceux qui sont du côté du colonialisme réussissent rarement à mobiliser leurs sujets contre la guérilla.

En général les jeunes se révoltent contre cette autorité traditionnelle et combattent aux côtés des nationalistes.

A la manière de la Rhodésie

Pour peupler l'Angola, on y a fait venir un grand nombre d'habitants pauvres du Portugal. Sur nos côtes ont débarqué des milliers de colons qui, dans leur pays, n'avaient pas d'emploi. Ils souffraient de la faim et représentaient la population la plus arriérée et ayant le plus petit niveau économique. Ils arrivaient là, attirés par les facilités qui leur étaient offertes: des terres, des domestiques qui travaillaient sans salaire, sans vêtements et presque sans nourriture.

Aujourd'hui, il y a en Angola presque 400 mille colons. Beaucoup sont là depuis trois générations et certains ne connaissent même pas le Portugal. L'idée première avait été de substituer ces nouveaux habitants à la population autochtone, car on prévoyait une diminution de la population angolaise en raison des mauvais traitements et du régime de vie injuste qui lui étaient faits. Et en effet, notre population a beaucoup diminué au temps de l'esclavage.

Il est évident que les colons n'ont pas l'intention d'abandonner leurs biens, aussi bien en raison de leur valeur en soi que parce qu'ils disposent d'une facile exploitation de la main d'oeuvre de la population angolaise, qui est obligée de travailler presque gratuitement. Quelques-uns pensent même se séparer du Portugal pour gouverner eux le pays, un

peu à la manière de la Rhodésie, actuellement dirigée par une minorité blanche.

Cette prétention a peu de chance de se voir réalisée dans un prochain avenir car il n'est pas facile pour le Portugal de se défaire des grands intérêts économiques qu'il a en Angola à moins qu'il n'y soit obligé par une forte pression populaire, comme celle que nous exerçons à travers la lutte armée.

Les colons sont nos ennemis les plus dangereux parce que ce sont les plus combattifs; ceux qui haïssent le plus la population angolaise et qui sont le plus haïs par elle. Notre sentiment est juste parce qu'ils défendent leurs intérêts économiques, tandis que par exemple les soldats que l'on envoie se battre pour deux ou trois ans n'ont pas à ce combat de raison directe et leur action est plus faible, il y en a même qui se prononcent contre la guerre coloniale et qui évitent les affrontements avec les guérilleros.

Les colons sont les plus fermes défenseurs du régime au pouvoir, bien que parmi la population blanche d'Angola il y en ait une petite partie qui comprend nos problèmes et peut collaborer à la transformation du système colonial. Cette minorité se trouve surtout dans les villes et à l'époque qui a précédé la lutte armée nous avons déjà eu des preuves de sa collaboration dans divers travaux importants de notre organisation. Quelques-uns ont été arrêtés et sont en prison depuis plus de dix ans.

Les colons sont présents dans divers secteurs de l'économie. En général dans l'agriculture. Vers le nord, ils cultivent le café, le produit le plus riche de l'Angola et le premier dans l'exportation; dans la région nord, toujours, vers la région de Luanda, ils cultivent aussi le coton. D'autres cultures agricoles sont également exploitées colonialement; ce sont la canne à sucre, le maïs, le sisal et certaines sortes de graines ainsi que

l'huile de palme.

Dans ce secteur on trouve aussi beaucoup d'agriculteurs allemands qui ont quitté la République Démocratique Allemande après la victoire sur le nazisme. Ils se sont surtout installés dans les régions de sucre, de café, de maïs et de sisal.

#### Alliés pour trois guerres

Les investissements des pays le plus liés au Portugal — États-Unis, Allemagne Fédérale, France et Angleterre — touchent toute l'économie de l'Angola, mais se font surtout dans le secteur industriel: dans les industries d'extraction. Actuellement les Belges et les Nord-Américains ont de gros capitaux investis dans l'exploitation du pétrole, tandis que les Allemands investissent dans l'extraction du fer (ils en possèdent le monopole dans le pays) et sont même en train de faire de grands travaux, comme une ligne de chemin de fer pour le transport du minerai des zones minières jusqu'à la mer et la construction d'un port pour son embarquement vers l'étranger.

Il y a d'importants investissements dans l'industrie d'extraction des diamants de la part des capitaux anglais, nord-américains, sud-africains, belges et français. De même dans l'extraction du cuivre et d'autres minéraux.

Le Portugal a besoin de ces investissements. Il ne possède pas assez de possibilités de développement et il se voit obligé de concéder de plus en plus de facilités à ses alliés pour maintenir une guerre qui s'étend sur trois fronts: Angola, Mozambique et Guinée.

Mais ce n'est pas seulement dans le secteur industriel que se font les investissements. Les capitaux étrangers affluent aussi vers l'agriculture et, ces derniers temps, dans le secteur de la banque. L'année dernière l'Afrique du Sud a ouvert une nouvelle filiale bancaire à Luanda. Ce pays a en outre fait des investissements dans

le secteur de la défense en Angola pour l'amélioration des conditions stratégiques des colons.

Les incursions de capitaux étrangers ont une répercussion favorable chez les Portugais, parce que cela leur donne les moyens de poursuivre la guerre. Mais dans la mesure où la bataille se développera, ceux qui investissent se sentiront découragés et ce sera là une conséquence normale, parce que quand notre peuple conquerra son indépendance, il devra examiner ce problème afin de prendre des décisions en accord avec nos intérêts nationaux.

#### Pour la révolution future

Comme on le voit, le Portugal n'est pas notre seul ennemi. Aussi un changement de chef de gouvernement au Portugal ne signifie-t-il en aucune façon un changement de la politique portugaise. Le nouveau chef du gouvernement a non seulement les mêmes idées que Salazar, mais il est aussi soutenu par les mêmes cercles d'intérêts: ceux de la haute finance portugaise et étrangère. Ces groupes ne permettront pas une transformation radicale de la politique coloniale du pays.

Nous excluons donc l'hypothèse d'un développement dans le sens néo-colonial précisément parce que le Portugal est un pays économiquement faible, incapable de faire face aux conséquences du néo-colonialisme. Si l'Angola et les autres colonies portugaises tombaient dans le néo-colonialisme, ce seraient les autres pays impérialistes qui auraient la prépondérance économique et cette fois, ils n'auraient pas besoin d'utiliser le Portugal comme pont. La puissance coloniale portugaise serait détruite.

L'Afrique du Sud réalise des tentatives de s'étendre vers d'autres pays. Il n'y a pas de doute que le marché angolais et une grande partie des richesses de l'Angola finiraient dans les mains des Sud-Africains, dans le cas d'une tentative néo-coloniale. Mais il n'y a pas qu'eux; il y a les Allemands, les Nord-Amé-

ricains et les autres.

Je ne crois donc pas que le Portugal puisse faire des changements dans ce sens sauf s'il ne voit pas d'autre issue. Pour le moment, sa politique sera certainement de poursuivre la guerre dans le but d'en finir avec cette sorte de revendication, la lutte armée, et de pouvoir contrôler la situation économique.

De notre côté, les principales opérations que nous menons actuellement ont pour but d'étendre encore davantage les zones de combat et de généraliser la lutte à tout le territoire parce que nous pensons que la dispersion des forces ennemies dans plusieurs régions favorise notre action et peut faciliter l'élimination des centres vitaux et des moyens de guerre ennemis.

Nos perspectives sont les meilleures parce que le peuple est mobilisé. Nous avons appris à ne pas espérer une guerre facile, courte. Nous savons qu'elle devra se prolonger encore quelques temps et que nous devons faire tous nos efforts pour l'abréger. Mais nous sommes préparés à livrer une guerre longue car les Portugais reçoivent l'aide d'un grand nombre de puissances impérialistes.

Nous savons en outre que nous devons concentrer notre attention et compter sur nos propres forces plus que sur l'aide extérieure, qui est toujours une aide précaire, une aide qui souvent n'arrive pas à temps, ni en quantité suffisante. Mais ce n'est pas la seule raison de notre décision. Utiliser nos propres forces est aussi un moyen d'éduquer la population; une éducation pour le travail, pour la période de reconstruction du pays qui exigera naturellement une conscience populaire très grande pour lutter contre le sous-développement et avancer vers l'étape de développement progressif du pays.

Nous sommes aussi conscients de la nécessité d'adapter les structures du mouvement, aussi bien militaires que politiques, aux nouvelles étapes que pose la lutte, pour obtenir le

meilleur contrôle et la meilleure orientation politique et idéologique des militants.

Nous avons pas mal appris, en Afrique, notre continent, où théoriquement nous devrions recevoir pour notre cause toute l'aide possible, mais où l'impérialisme a pénétré au point de soumettre tout le continent à une situation néo-coloniale, à des degrés divers, qui nous enlève toute possibilité d'obtenir un appui suffisant aussi bien du point de vue politique que du point de vue matériel. Les luttes de libération nationale en Afrique sont de plus en plus isolées, elles ont de moins en moins de possibilités de trouver la compréhension et le soutien des autres pays africains.

Cette évidence nous a amenés à une conclusion de caractère politique: ces pays sont tombés dans le néo-colonialisme parce qu'ils n'ont pas mobilisé leurs masses populaires, parce qu'ils n'ont pas eu une organisation d'avant-garde ni de parti qui dirige le peuple. Nous prévoyons ces dangers pour que l'Angola, dans l'avenir, puisse être vraiment le pays progressiste que nous souhaitons qu'il soit.

Telle est notre voie. Nous pensons qu'en ce moment nous devons activer la lutte contre l'impérialisme pour qu'il y ait une indépendance réelle, pour qu'il existe un progrès véritable et pour que les peuples puissent se sentir libres. Aussi saluons-nous, à travers l'Organisation Tricontinentale, les hommes qui luttent les armes à la main dans la poursuite de cet objectif; et en particulier les peuples qui, en Asie —concrètement au Viet-Nam— luttent pour leur indépendance; ceux qui combattent en Afrique contre le colonialisme et les régimes racistes, et ceux qui luttent en Amérique Latine contre la domination impérialiste nord-américaine. Aussi, nous exprimons notre solidarité totale envers la lutte de ces peuples.